
UN PALAIS
DE CENDRES
ET DE
RUINES
SARAH J. MAAS
LA MARTINIÈRE
fictions

UN PALAIS DE CENDRES ET DE RUINES

De Sarah J. Maas, dans le label La Martinière Fictions

THRONE OF GLASS
Disponible en format broché et en édition reliée collector

Throne of Glass, tome 1 – *Le Trône de verre*
Throne of Glass, tome 2 – *La Couronne de minuit*
Throne of Glass – *La Lame de l'Assassineuse*
Throne of Glass, tome 3 – *L'Héritière du Feu*
Throne of Glass, tome 4 – *La Reine des ombres*
Throne of Glass, tome 5 – *L'Empire des tempêtes*
Throne of Glass, tome 6 – *La Tour de l'aube*
Throne of Glass, tome 7 – *Le Royaume de cendres*

Design de couverture : Patti Ratchford
Illustration de couverture : HappyPets

Édition originale publiée sous le titre *A Court of Wings and Ruin*
par Bloomsbury Publishing, Inc., New York
© 2017, Sarah J. Maas
Carte © 2017, Kelly de Groot
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2019, La Martinière Fictions, un label des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris.

Pour la présente édition :
© 2026, La Martinière Fictions, un label des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris.
ISBN : 979-10-401-2793-2

www.lamartinieregroupe.com

SARAH J. MAAS

UN PALAIS DE CENDRES ET DE RUINES

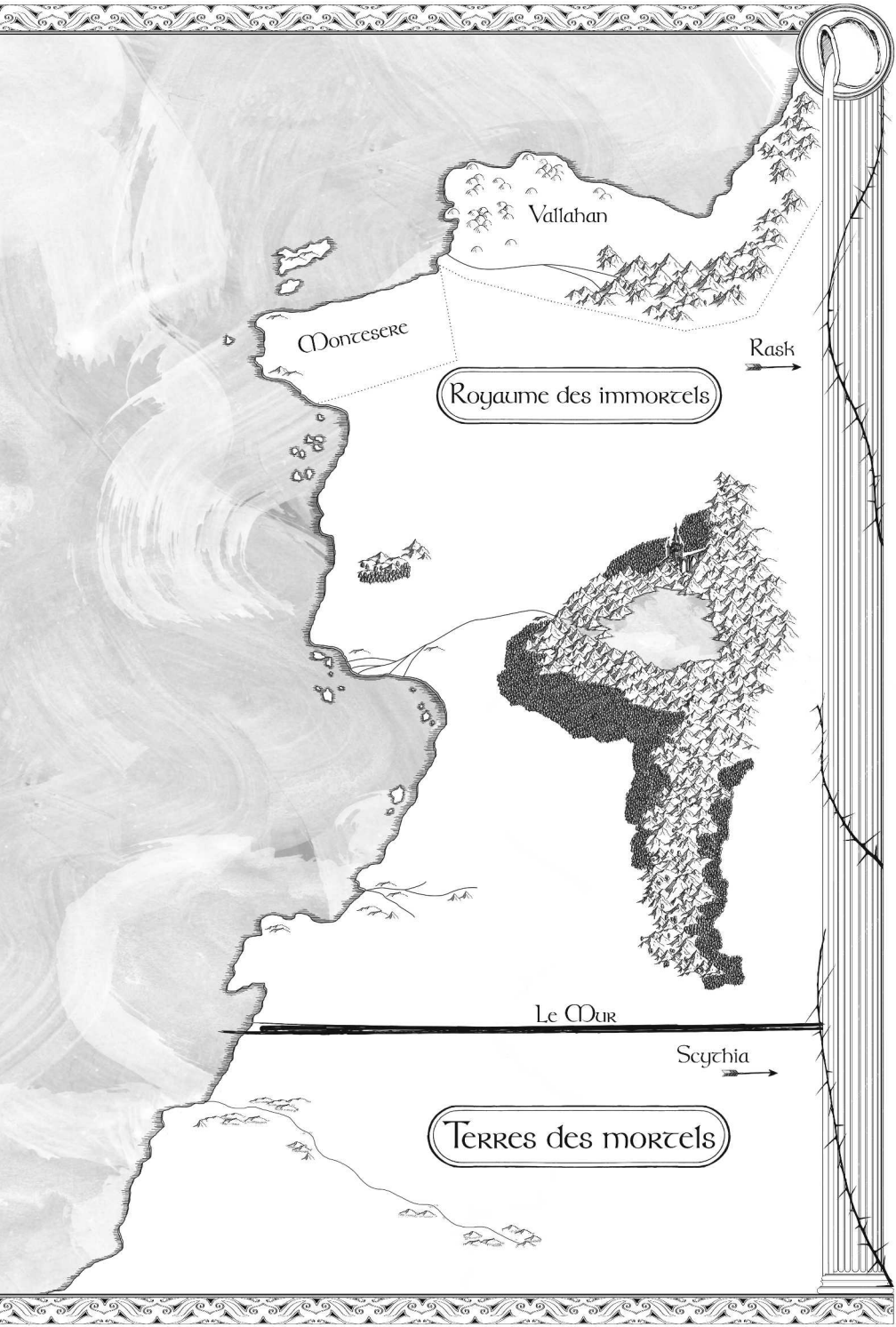
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Judith Descombey

LA MARTINIÈRE
fictions

Pour Josh et Annie,
tout cela vous est offert

Prythian


Montagnes Illyriennes
La Prison
Steppes Illyriennes
Cour de la nuit
Vélaris
Cour des Cauchemars
Cour du Jour
Palais de Thesan
Cour de l'Aube
Chaumière de la Misséricorde
Sous la Montagne
Cour de l'Hiver
Cour de l'Automne
Adriata
Cour de l'Été
La maison de la Forêt
Cour du Printemps
Le Mur
Village de Feyre
Hybern
Terres des mortels


Vallahan
Montesere
Rask
Royaume des immortels
Le Mur
Scythia
Terres des mortels

RHYSAND
DEUX ANS AVANT LE MUR

Le bourdonnement des mouches et les hurlements des survivants avaient depuis longtemps succédé au martèlement des tambours de guerre.

Le champ de massacre n'était plus qu'un enchevêtrement de corps de mortels et d'immortels où, de loin en loin, une aile brisée ou la masse d'un cheval abattu se détachaient sur le ciel gris.

Avec la chaleur que l'épaisse couche de nuages ne pouvait atténuer, l'odeur deviendrait bientôt intolérable. Des mouches rampaient déjà sur des yeux fixes levés vers le ciel, sans faire de différence entre de la chair de mortel ou d'immortel.

Je me frayai un chemin à travers la plaine autrefois couverte d'herbe parmi les bannières à demi enfouies dans la boue et le sang. Je devais rassembler toutes les forces qui me restaient pour ne pas laisser traîner mes ailes sur les cadavres et les armures à terre. J'avais épuisé mon pouvoir longtemps avant la fin du carnage.

Comme les mortels à mes côtés, j'avais passé les dernières heures à combattre à l'épée, avec mes poings et sans jamais relâcher ma concentration. Nous avions tenu bon face aux légions de Ravennia. Nous avions tenu bon d'heure en heure, comme mon père m'en avait donné l'ordre et comme mon devoir l'exigeait.

Le plus bref instant de faiblesse aurait porté le coup de grâce à notre résistance déjà vacillante.

La forteresse qui s'élevait dans mon dos était trop précieuse pour être abandonnée aux loyalistes, en raison de sa position au cœur du continent et surtout des réserves qu'elle renfermait. Sans compter les forges sur son flanc occidental, brûlant jour et nuit au service de nos armées.

La fumée de ces forges se mêlait à celle des bûchers funéraires qu'on allumait derrière moi tandis que je poursuivais mon chemin en scrutant les visages des morts. Je notai d'envoyer ceux de mes soldats qui en auraient encore la force ramasser les armes de ceux qui étaient tombés. Nous en avions un besoin trop vital pour nous soucier d'un code d'honneur dont nos adversaires se moquaient complètement.

Quel calme… quel calme sur ce champ de bataille après le chaos et le massacre qui avaient pris fin plusieurs heures auparavant… L'armée des loyalistes avait préféré le retrait à la défaite, livrant ses morts aux corbeaux.

Je contournai le cadavre d'un hongre bai, une bête splendide aux yeux encore agrandis de terreur dont le flanc saignant était couvert de mouches. Son cavalier gisait sous lui, presque décapité, mais non par une épée : ces profonds sillons étaient la marque de griffes.

La victoire serait ardue. Ces royaumes et ces territoires avides d'esclaves humains lutteraient jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Et même s'ils étaient vaincus… nous avions appris à nos dépens et très tôt qu'ils n'avaient aucun respect ni pour les rites ni pour les règles de la guerre et aucune pitié pour les immortels alliés aux mortels… Ils nous écraseraient comme de la vermine.

Je chassai une mouche bourdonnant près de mon oreille d'une main couverte de sang séché, un sang qui était le mien mêlé à celui d'autres guerriers.

J'avais toujours imaginé la mort comme un paisible retour au foyer, une berceuse douce et triste qui m'accompagnerait dans l'au-delà.

Je foulai le mât d'un porte-étendard des loyalistes, maculant de boue le sanglier aux défenses saillantes brodé sur la bannière émeraude.

Je me demandai si, au lieu d'une douce chanson, la berceuse de la mort n'était pas plutôt le vrombissement des mouches, si les mouches et les vers n'étaient pas les serviteurs de la mort.

Le champ de bataille s'étendait jusqu'à l'horizon dans toutes les directions, sauf celle du fort derrière moi.

Pendant trois jours, les nôtres avaient tenu tête à l'ennemi, ils avaient combattu et péri dans ce paysage.

Mais nous avions tenu bon. J'avais sans cesse rallié nos troupes et contenu les loyalistes, même le deuxième jour, quand leurs renforts avaient tenté d'enfoncer notre flanc droit, le plus vulnérable.

J'avais usé de mon pouvoir jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que de la fumée dans mes veines. Puis je m'étais battu en Illyrien, maniant épée, bouclier, tout ce qui pouvait repousser les hordes ennemies.

Une aile d'Illyrien à demi déchiquetée émergeait d'un tas de cadavres de Grands Fae comme s'il avait fallu pas moins de six immortels pour abattre ce guerrier. Comme s'il les avait tous emportés dans l'au-delà.

Je sentais les battements de mon cœur résonner dans tout mon corps meurtri alors que je soulevais et rejetais les cadavres empilés.

À l'aube du troisième et dernier jour, les renforts envoyés par mon père après mon appel à l'aide étaient enfin arrivés. Perdu dans la mêlée, j'avais seulement repéré parmi eux un escadron illyrien, car nombre de ses guerriers arboraient des siphons.

Ces renforts nous avaient sauvés en inversant le rapport de forces sur le champ de bataille. Mais au cours des heures qui avaient suivi, je n'avais reconnu aucun des miens parmi les survivants. J'ignorais même si Cassian ou Azriel avaient combattu dans nos rangs.

Probablement pas Azriel, que mon père gardait auprès de lui comme maître espion, mais Cassian… Il avait peut-être été

réaffecté ailleurs. Je savais mon père capable de l'envoyer dans l'une des légions les plus exposées pour qu'il se fasse massacrer.

Je plongeai mes doigts endoloris et saignants au milieu des armures aux arêtes tranchantes et des chairs rigides et visqueuses pour écarter les cadavres entassés sur l'Illyrien.

Des cheveux bruns, une peau dorée… comme ceux de Cassian.

Mais ce n'était pas le visage mort de Cassian qui regardait fixement le ciel.

Je poussai un soupir de soulagement, les poumons encore irrités par mes hurlements guerriers, les lèvres sèches et gercées. J'étais assoiffé. Mais à quelques pas de moi, d'autres ailes illyriennes émergeaient d'un amas de cadavres.

Je me dirigeai vers elles en trébuchant et redressai le cou tordu pour examiner le visage dissimulé sous un simple casque. Ce n'était pas lui.

Je m'éloignai vers un autre Illyrien, puis un autre, et encore un autre. Certains m'étaient familiers, d'autres non. Le champ de mort s'étendait à perte de vue sous le ciel, tel un royaume de cadavres en décomposition.

Et je cherchais toujours.

PREMIÈRE PARTIE

PRINCESSE DE LA POURRITURE

CHAPITRE PREMIER

Feyre

Ce tableau était un mensonge.

Un joli mensonge aux couleurs vives, un jaillissement de fleurs rose pâle et de chauds rayons de soleil.

J'avais commencé la veille cette étude de la roseraie vue des fenêtres ouvertes de mon atelier. À travers son fouillis d'épines et de feuilles satinées, on distinguait le vert plus intense des collines qui s'étendaient à perte de vue.

Éternel et implacable printemps…

Si j'avais peint ce tableau sans tricher, ç'aurait été une vision cauchemardesque d'épines lacérant des chairs, de fleurs voraces qui, interceptant toute lumière, tuaient les plantes plus petites, et de collines maculées de sang.

Mais chaque coup de pinceau sur la grande toile était calculé, chaque tache, chaque volute et chaque fondu de couleurs avait pour but de dépeindre une atmosphère sereine, douce et empreinte de soulagement, comme si je me remettais enfin des horreurs que je laissais entrevoir.

Au cours des semaines précédentes, j'avais composé le rôle que je jouais avec autant de soin que mes tableaux. Si j'avais voulu apparaître telle que je le désirais, j'aurais eu des serres pour lacérer des chairs, des mains capables d'étrangler les étrangers parmi

lesquels je vivais, et les couloirs dorés de ce palais auraient été teints en rouge après mon passage.

Mais le moment n'était pas encore venu.

Pas encore, me répétais-je à chaque coup de pinceau. Une vengeance précipitée ne me serait d'aucun secours et ne ferait rien de plus qu'assouvir la rage qui me consumait.

Mais dès que je parlais avec eux, j'entendais les sanglots d'Elain quand on l'avait plongée dans le Chaudron. Dès que je les regardais, je voyais Nesta pointer un doigt vengeur vers le roi d'Hybern.

Dès que je les flairais, je sentais l'odeur entêtante du sang de Cassian coulant sur les dalles noires du château d'Hybern.

Le pinceau se brisa entre mes doigts.

J'avais rompu son manche en bois pâle.

Étouffant un juron, je regardai les fenêtres et les portes. Le palais fourmillant d'yeux inquisiteurs, je ne pouvais jeter ces débris dans la corbeille.

Je déployai mon esprit comme un filet autour de moi, à l'affût de témoins et d'espions, sans en trouver.

Je tendis les bras, une moitié de pinceau dans chaque main.

L'espace d'un instant, je m'autorisai à regarder par-delà l'illusion dissimulant le tatouage de ma main et de mon avant-bras droits, ce tatouage qui était l'empreinte de mon âme et l'insigne de ma fonction.

La Grande Dame de la Cour de la Nuit…

Il suffit d'un ordre à peine formulé pour enflammer le pinceau, qui se consuma sans me brûler. Quand il n'en resta que des cendres, je fis souffler un vent qui les emporta par la fenêtre ouverte. J'invitai ensuite une brise venue du jardin à dissiper le reste de fumée et à saturer la pièce de l'odeur étouffante des roses.

Peut-être qu'une fois ma mission accomplie je ferais brûler ce palais, en commençant par ces fleurs.

Mais je sentis à l'arrière-plan de mon esprit que deux êtres vivants approchaient. Je saisis un nouveau pinceau, le trempai dans la volute de peinture la plus proche et ramenai les filets

invisibles que j'avais lancés autour de la pièce pour m'alerter de l'arrivée d'intrus.

Je travaillais sur un effet de lumière, un rayon de soleil éclairant par transparence les veines délicates d'un pétale de rose, quand la porte de l'atelier s'ouvrit.

Je feignis d'être absorbée par ma tâche, en voûtant légèrement les épaules et en inclinant la tête sur le côté, puis en jetant un regard par-dessus mon épaule comme si je devais m'arracher à mon travail.

Mais l'effort le plus pénible fut le sourire que j'imposai à ma bouche et surtout à mes yeux – la marque d'un franc sourire. Je m'y étais entraînée pendant des heures devant mon miroir.

Mes yeux se plissèrent donc dans le sourire timide mais heureux que j'adressai à Tamlin.

Et à Lucien.

– Désolé de te déranger, déclara Tamlin en scrutant mon visage. Mais j'ai pensé que tu voudrais avoir le temps de te préparer pour la réunion.

Je déglutis et abaissai mon pinceau, redevenue la jeune fille nerveuse et timide que j'étais longtemps auparavant.

– Est-ce que… tu en as parlé avec Ianthe ? Va-t-elle vraiment venir ? demandai-je.

Ianthe était la Grande Prêtresse qui avait livré mes sœurs au roi d'Hybern, qui nous avait tous trahis pour lui.

Et si les nouvelles brèves et plutôt confuses que Rhys m'avait envoyées par notre lien d'amour m'avaient un peu rassurée, Ianthe n'en était pas moins responsable de ce qui s'était passé plusieurs semaines auparavant.

Ce fut Lucien qui me répondit en examinant mon tableau comme s'il était une preuve de ce qu'il recherchait.

– Oui, dit-il. Elle… avait ses raisons et elle est prête à vous les expliquer.

Ianthe soumettait tous les mâles qui lui plaisaient à sa volonté, et elle avait essayé de prendre Rhys et Lucien dans ses filets.

Je me demandais ce que Lucien pensait de cela et de l'amitié d'Ianthe et d'Hybern, qui avait été lourde de conséquences pour son âme sœur… Elain.

Nous n'avions parlé d'elle qu'une fois, le lendemain de mon retour.

Malgré les insinuations de Jurian sur le sort que Rhysand fera subir à mes sœurs, lui avais-je dit*, malgré la réputation de la Cour de la Nuit, je sais qu'il ne leur fera pas de mal. Pas ainsi, pas pour l'instant du moins. Rhysand peut déployer bien plus d'imagination pour leur nuire.*

Lucien semblait en douter. Mais j'avais également laissé entendre, tout en arguant de mes trous de mémoire, que Rhysand n'avait pas fait preuve d'autant de délicatesse avec moi.

La facilité avec laquelle Tamlin et Lucien avaient cru à ces contes – leur conviction que Rhysand était capable de contraindre n'importe qui à n'importe quoi – n'avait fait qu'allonger la liste des offenses que je comptais leur faire expier un jour.

Je reposai le pinceau et ôtai avec soin mon tablier taché de peinture.

– Je vais me changer, murmurai-je en rejetant ma tresse lâche par-dessus mon épaule.

Tamlin acquiesça en suivant du regard chacun de mes mouvements alors que je m'approchais d'eux.

– Cette peinture est magnifique, dit-il.

– Elle est loin d'être finie, déclarai-je, reprenant le rôle de celle qui avait toujours dédaigné les éloges et préféré passer inaperçue. Elle émerge à peine du chaos.

C'était en réalité mon tableau le plus réussi, même si j'étais la seule à voir qu'il n'avait pas d'âme.

– Comme nous, observa Tamlin avec un sourire mal assuré.

Réprimant mon envie de lever les yeux au ciel, je lui rendis son sourire et caressai son épaule en passant devant lui.

Je ressortis de ma chambre dix minutes plus tard environ. Il m'avait fallu deux jours pour cesser de me rendre par réflexe à l'ancienne chambre, pour tourner à droite et non à gauche en haut de l'escalier. Mais il ne restait plus rien dans cette pièce.

J'avais jeté un coup d'œil à l'intérieur le lendemain de mon retour. J'avais vu des débris de meubles, des lambeaux de literie et des vêtements disséminés comme s'il m'avait cherchée jusqu'à l'intérieur de l'armoire. Et depuis, personne n'avait apparemment eu la permission d'y entrer pour nettoyer et ranger.

Mais c'était l'enchevêtrement de tiges et d'épines de roses qui la rendait désormais inhabitable : elles l'avaient complètement envahie. Elles rampaient sur les murs parmi les débris comme si elles avaient surgi des treilles par les fenêtres, comme si cent ans s'étaient écoulés depuis mon départ.

Cette pièce était devenue un tombeau.

Je relevai d'une main les jupes de ma robe rose évanescente et refermai la porte de la chambre derrière moi. Lucien m'attendait, adossé à la porte de la chambre d'en face.

La sienne.

J'étais certaine qu'il s'était arrangé pour prendre ses quartiers là. Son œil métallique devait m'épier même pendant son sommeil.

– Je suis surpris de votre calme, étant donné la revanche que vous avez juré de prendre contre Hybern, me lança-t-il en guise de salut.

J'avais juré de tuer les reines des mortels, le roi d'Hybern, Jurian et Ianthe pour ce qu'ils avaient fait subir à mes sœurs et à mes amis.

– Vous dites vous-même qu'Ianthe avait ses raisons d'agir comme elle l'a fait. J'ai beau lui en vouloir à mort, je suis encore capable de l'écouter.

Je n'avais rien révélé de ce que je savais sur la prêtresse. Cela m'aurait contrainte à expliquer que Rhys l'avait chassée de chez lui, ce qui aurait compromis trop de mensonges soigneusement élaborés pour protéger Rhysand et sa cour… *ma* cour.

Je me demandais toutefois si ces précautions étaient encore nécessaires après l'attaque de Velaris par Hybern. Nos ennemis connaissaient désormais l'existence de cette ville, savaient que c'était un lieu où régnaient la paix et la bienveillance… et avaient tenté de la détruire à la première occasion qui s'était présentée.

Après cette attaque, Rhys se reprocherait pour le reste de ses jours d'avoir révélé l'existence de Velaris aux reines des mortels.

– Ianthe vous racontera ce que vous aurez envie d'entendre, m'avertit Lucien.

– Je suis capable de me faire une opinion par moi-même, répondis-je en remontant le couloir vide. Mais vous avez visiblement choisi de ne pas la croire.

– Elle a entraîné deux femmes innocentes dans ce désastre, déclara-t-il en m'emboîtant le pas.

– Elle l'a fait pour consolider votre alliance avec Hybern.

Lucien m'arrêta en me saisissant par le coude. Je ne résistai pas, car je savais que si je me tamisais ou si j'usais d'une technique de combat illyrienne pour lui faire mordre la poussière, je me trahirais.

– Vous êtes trop intelligente pour croire à ces bêtises.

J'examinai la main vigoureuse et hâlée qui serrait mon coude, puis rencontrai son œil brun et l'autre, en or, mobile.

– Où la garde-t-il ? souffla Lucien.

Je devinai à qui il faisait allusion, mais je secouai la tête.

– Je n'en sais rien. Mais comme Rhysand sait que je connais ses cachettes, je doute qu'il garde mes sœurs dans l'une d'elles.

– Dites-le-moi quand même. Nommez-les-moi toutes.

– Vous mourrez dès que vous aurez posé le pied sur son territoire.

– J'ai bien survécu le jour où je vous ai retrouvée.

– Vous avez été incapable de voir qu'il m'avait envoûtée. Vous l'avez laissé me reprendre, rétorquai-je, mentant effrontément.

Mais la souffrance et le remords que je m'attendais à lire sur son visage étaient absents. Il me lâcha.

– Il faut que je la retrouve, dit-il.

– Vous ne la connaissez même pas. Votre lien n'est qu'un phénomène physique plus fort que votre raison.

– Comme celui qui vous unit à Rhys ? demanda-t-il calmement.

Dangereuse question… Mais je fis surgir la frayeur dans mes yeux et convoquai mes souvenirs de la Tisserande, du Graveur, du middengard pour que l'odeur de la peur recouvre la mienne.

– Je ne veux plus en parler, répondis-je d'une voix tremblante.

Une horloge sonna au rez-de-chaussée.

– Nous allons arriver en retard, déclarai-je.

Lucien acquiesça en silence, mais je sentais son regard dans mon dos alors que je descendais l'escalier pour rejoindre Ianthe.

Et décider de la meilleure manière de la détruire.

La Grande Prêtresse était en tout point telle que je me la rappelais, tant dans les souvenirs dévoilés par Rhys que dans mes fantasmes où je sortais mes griffes pour lui arracher les yeux et la langue.

Ma rage était une créature vivante au creux de ma poitrine, un écho au battement de mon cœur qui me berçait le soir et m'éveillait le matin. Je la fis taire sans quitter des yeux Ianthe assise à l'autre bout de l'imposante table de la salle à manger où j'étais placée entre Tamlin et Lucien.

La prêtresse portait encore sa capuche pâle et son bandeau frontal en argent serti de sa pierre bleue limpide.

Je me demandais si, comme les siphons des guerriers illyriens, cette pierre permettait de canaliser un pouvoir magique démesuré pour le muer en une puissance plus subtile et plus meurtrière. Ianthe ne s'en séparait jamais, mais je ne l'avais jamais vue user d'un pouvoir supérieur à celui qui lui permettait d'illuminer une salle.

La Grande Prêtresse gardait les yeux baissés vers la table en bois sombre et son capuchon projetait des ombres sur son visage aux proportions parfaites.

– Je voudrais d'abord vous dire combien je regrette d'avoir agi ainsi, commença-t-elle. Je l'ai fait parce que je souhaitais… vous accorder ce que vous désiriez peut-être sans oser le dire, tout en donnant des gages de loyauté à nos alliés d'Hybern.

Un tissu de mensonges empoisonnés. Quant à ses véritables motifs… j'attendais cette confrontation depuis des semaines, des semaines passées à feindre de me remettre de mes épreuves, des atrocités subies aux mains de Rhysand.

– Pourquoi souhaiterais-je un tel sort à mes sœurs ? demandai-je d'une voix tremblante et froide.

Ianthe redressa la tête et scruta mon visage désemparé sous son allure hautaine.

– Afin que vous soyez réunies, Feyre. Et si Lucien avait découvert auparavant qu'Elain lui était destinée, quel désastre pour lui de savoir qu'il n'aurait que quelques décennies à vivre avec elle…

Le nom d'Elain sur ses lèvres fit jaillir un grondement de ma gorge, mais je le réprimai pour reprendre mon masque d'affliction silencieuse.

– Si vous espérez notre gratitude, vous risquez d'attendre longtemps, Ianthe, riposta Lucien.

Tamlin lui lança un regard d'avertissement aussi bien pour ses paroles que pour le ton sur lequel il les avait prononcées. Peut-être Lucien tuerait-il Ianthe avant que je ne m'en charge, ne serait-ce que pour ce qu'elle avait fait endurer à Elain.

– Non, souffla Ianthe, les yeux agrandis. Non, je n'espère nullement cette gratitude ni votre pardon, mais de la compréhension… car il s'agit également de mon pays, fit-elle en élevant une main chargée d'anneaux pour embrasser d'un bras gracile la salle et le palais. Nous sommes tous contraints de forger des alliances que nous n'aurions jamais pensé conclure… des alliances qui peuvent nous répugner, mais… la puissance d'Hybern est trop grande pour être maîtrisée. On ne peut que le laisser passer comme une tempête. Nous avons travaillé sans relâche pour nous préparer à l'arrivée inévitable de ses armées…, poursuivit-elle en regardant Tamlin. J'ai commis une grave erreur et je regretterai toujours la souffrance que j'ai infligée, mais nous devons poursuivre ensemble cette œuvre salutaire pour la survie de notre pays et de notre peuple.

– Au prix de combien d'autres vies ? vociféra Lucien, ce qui lui valut un nouveau regard d'avertissement de Tamlin, qu'il ignora. Ce que j'ai vu en Hybern… les promesses de paix et de sécurité que le roi a pu faire…

Il s'interrompit, comme s'il se rappelait qu'Ianthe risquait de rapporter ses propos au roi.

– Nous devrons agir avec les plus grandes précautions, acheva-t-il.

– C'est ce que nous ferons, assura Tamlin, mais nous avons déjà accepté certaines conditions. Certains sacrifices. Si nous nous divisons maintenant… même avec Hybern comme allié, nous devons présenter un front solide et uni.

Il faisait encore confiance à Ianthe. Il croyait encore qu'elle s'était trompée. Il n'avait aucune idée de ce que dissimulaient cette beauté, ces vêtements de prêtresse et ces pieuses incantations.

Mais ce même aveuglement l'empêchait de me percer à jour. Ianthe inclina la tête.

– Je ferai mon possible pour me montrer digne de mes amis, déclara-t-elle.

Lucien se retint visiblement de lever les yeux au ciel.

– Nous faisons tous de notre mieux, dit Tamlin.

C'était désormais son expression préférée : faire de son mieux.

Je déglutis en ayant soin qu'il le remarque, puis acquiesçai lentement sans quitter Ianthe des yeux.

– Ne recommencez plus jamais, lui ordonnai-je.

Elle acquiesça avec empressement. Lucien se renversa dans son fauteuil, visiblement résolu à ne pas prononcer un mot de plus.

– Cela dit, Lucien a raison, repris-je d'un air préoccupé. Que deviendront les habitants de ce pays pendant la guerre ? Ils ont été brutalisés par Amarantha… je crains qu'ils ne puissent endurer la cohabitation avec Hybern. Ils ont déjà assez souffert.

Tamlin serra les dents.

– Hybern a promis d'épargner notre peuple, répondit-il.

Notre peuple… Je dus me faire violence pour ne pas le foudroyer du regard. Je hochai la tête d'un air compréhensif.

– Cela faisait partie de notre… marché, expliqua Tamlin.

Le marché qu'il avait conclu en vendant Prythian, en vendant tout ce qu'il y avait de bon et d'honnête en lui-même afin de me récupérer.

– Notre peuple s'en tirera sain et sauf, poursuivit-il. J'ai donné l'ordre aux familles de… de gagner la partie orientale de notre territoire et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

Bien, pensai-je. Il avait au moins tenu compte des risques auxquels son peuple serait exposé, il tenait au moins assez à ses sujets pour prendre cette précaution. Il connaissait la perversité du roi d'Hybern, son goût pour le mensonge et la manipulation. Ces mesures prises par Tamlin pour protéger les habitants de la Cour du Printemps me faciliteraient le travail. Quant à cette évacuation vers l'est du territoire, c'était une information précieuse que je notai soigneusement. Car si l'est était encore en sûreté, cela signifiait que l'ouest ne l'était plus… car les armées d'Hybern arriveraient par là.

Tamlin poussa un soupir.

– Cela m'amène à l'autre raison pour laquelle je vous ai convoqués, reprit-il.

Je tendis l'oreille sous mon masque de froideur.

– Une première délégation d'Hybern arrivera demain. Jurian sera là vers midi, conclut-il.

Je vis Lucien blêmir sous son hâle.

CHAPITRE 2

Je n'avais guère eu de nouvelles de Jurian au cours des semaines précédentes. Je n'avais pas revu le général des armées des mortels depuis cette nuit en Hybern.

Jurian avait été ressuscité par le pouvoir du Chaudron à l'aide des restes de son corps qu'Amarantha avait gardés comme trophées pendant cinq cents ans. Elle avait emprisonné son âme dans son œil. Il était fou – il l'était bien avant que le roi d'Hybern l'ait ressuscité pour soumettre les reines des mortels.

Cela, Tamlin et Lucien devaient le savoir, ils avaient dû le lire dans les yeux de Jurian.

Ils ne paraissaient pourtant guère inquiets à l'idée que le roi d'Hybern possédait le Chaudron qui aurait pu détruire ce monde – à commencer par le mur, dernier obstacle entre les redoutables armées des immortels au flot grossissant et les terres vulnérables des mortels.

À mon retour, Tamlin m'avait promis que je participerais aux préparatifs de guerre et que j'assisterais notamment à chaque réunion. Ainsi, j'étais à son côté à l'arrivée de Jurian et de deux autres généraux d'Hybern. Ils souhaitaient examiner le mur pour repérer son point le plus vulnérable et y percer une brèche. Mais pour abattre le mur, il faudrait que le Chaudron retrouve tout

son pouvoir, que la transformation de mes sœurs en immortelles avait semble-t-il épuisé.

Ma première mission consistait à découvrir où l'ennemi frapperait et dans quel délai le pouvoir du Chaudron se reconstituerait, puis à transmettre ces renseignements à Rhysand.

Le lendemain de notre réunion, j'apportai un soin particulier à ma toilette. J'avais mal dormi après le dîner, pendant lequel Ianthe, apparemment bourrelée de remords, avait rampé sans vergogne devant moi et Lucien. Ce matin-là, elle restait invisible, afin de nous laisser le temps de faire connaissance avec les émissaires d'Hybern, avait-elle déclaré. Mais il me suffit d'un regard à Lucien pour deviner qu'il était du même avis que moi : ce n'était qu'un prétexte pour se ménager une entrée spectaculaire.

À vrai dire, cela ne changeait pas grand-chose à mes projets.

Des projets que je transmis à Rhys par notre lien dès le matin, en un flux de mots et d'images.

Je n'osais utiliser ce lien trop souvent. Je n'avais communiqué avec Rhys qu'une fois depuis mon arrivée à la Cour du Printemps, quelques heures après être entrée dans mon ancienne chambre envahie de ronces. J'avais eu l'impression de crier pour combler une distance infinie. Ou de parler sous l'eau.

Je vais bien, l'avais-je informé. *Je te raconterai bientôt tout ce que je saurai.* Et j'avais laissé ces paroles achever leur trajectoire dans les ténèbres avant de demander : *Ont-ils survécu ? Sont-ils blessés ?*

La réponse de Rhysand m'était parvenue une minute plus tard :

Je t'aime. Ils sont vivants. Ils guérissent.

Il n'avait pu m'en dire davantage.

J'avais repris pied dans la réalité, dans ma nouvelle chambre, verrouillé la porte et enfermé la pièce dans une paroi invisible pour dissimuler les larmes silencieuses que je versais, recroquevillée dans un coin de la salle de bains.

J'étais restée assise là, perdue dans la contemplation des étoiles, pendant les longues et mornes heures de la nuit. Maintenant, j'observais un ciel bleu sans nuages par la fenêtre ouverte, j'écoutais les oiseaux chanter et j'avais envie de hurler.

Je n'avais pas osé demander davantage de nouvelles de Cassian, d'Azriel et de mes sœurs, redoutant le pire pour eux et ma réaction si mes angoisses se confirmaient.

Ils guérissent… Ils étaient en vie et convalescents. C'était ce que je me répétais jour après jour alors que j'entendais encore leurs cris, que je sentais encore l'odeur de leur sang.

Mais je n'avais plus osé utiliser le lien, de crainte que quelqu'un ne nous espionne : son odeur risquait de nous trahir et je jouais gros en transmettant ces messages.

Il était censé avoir été rompu par le roi d'Hybern, et tout le monde croyait que l'odeur persistante de Rhys sur moi s'affaiblirait avec le temps et l'éloignement.

Mais si elle subsistait, je devrais agir au plus vite, avec ou sans les renseignements que je recherchais.

Je devais donc user du lien le moins possible afin de ne pas me trahir, même si cela signifiait ne plus parler à Rhys, ne plus entendre cette note d'amusement et de malice dans sa voix… mais je me jurai que je l'entendrais de nouveau. Et que je reverrais un jour ce sourire narquois.

Je me souvenais de la souffrance que j'avais lue sur son visage la dernière fois que je l'avais vu, couvert du sang d'Azriel et de Cassian. Je chassai cette vision de mon esprit tandis que Jurian et les deux généraux d'Hybern se tamisaient sur l'allée menant au palais.

Jurian portait toujours la même cuirasse légère et ses cheveux bruns volaient dans le vent printanier. Quand il nous vit sur l'escalier en marbre blanc du perron, ses lèvres esquissèrent ce rictus suffisant qui n'appartenait qu'à lui.

Je fis affluer dans mes veines le givre d'une cour dans laquelle je n'avais jamais posé le pied. J'en usai pour muer ma rage en

un calme glacé tandis que Jurian s'approchait de nous, une main posée sur le manche de son épée.

Ce fut pourtant à la vue des deux généraux d'Hybern, un homme et une femme, qu'une véritable crainte s'insinua dans mon cœur.

C'étaient deux Grands Fae au teint du même rouge sanguin et à la chevelure du même noir d'encre que ceux de leur roi. Mais c'étaient leurs visages vides de toute expression qui frappaient l'observateur, une absence complète d'émotion aiguisée par des millénaires de cruauté.

Le général des mortels s'arrêta au pied de l'escalier et m'adressa un sourire narquois.

– Vous avez meilleure allure que lors de notre dernière entrevue, lança-t-il.

Je soutins son regard sans répondre. Il ricana et fit signe aux généraux de s'avancer.

– J'ai l'honneur de vous présenter Leurs Altesses le prince Dagdan et la princesse Brannagh, neveu et nièce du roi d'Hybern, dit-il.

Des jumeaux… peut-être liés par leurs pouvoirs.

Tamlin parut se rappeler qu'ils étaient ses alliés. Il descendit l'escalier, suivi de Lucien.

Il nous avait trahis, il avait trahi Prythian… pour moi. Pour me faire revenir.

À cette pensée, je sentis de la fumée affluer à ma bouche et fis surgir du givre pour la dissoudre.

Tamlin salua le prince et la princesse d'un signe de tête.

– Soyez les bienvenus à ma cour, leur dit-il. Des chambres sont prêtes à vous recevoir.

– Mon frère et moi-même en partagerons une, déclara la princesse.

Sa voix au timbre presque enfantin aurait pu faire illusion, si elle n'était dénuée de toute émotion et sans son ton autoritaire.

Je devinai la réplique cinglante que Lucien refoulait. Je descendis à mon tour et m'adressai à nos hôtes comme la maîtresse

de maison accomplie qu'aux yeux de tous ces gens, y compris Tamlin, j'aurais dû rêver de devenir.

– Nous apporterons tous les changements que vous désirerez, assurai-je.

L'œil métallique de Lucien pivota et se fixa sur moi, mais je restai impassible et fis une révérence à ces gens. À mes ennemis. Qui, parmi mes amis, devrait les affronter sur le champ de bataille ? Cassian et Azriel seraient-ils assez rétablis pour combattre, sans même parler de tenir une épée ? Je chassai cette pensée et le souvenir des hurlements de Cassian pendant que ses ailes étaient déchiquetées.

La princesse m'observait, soupesant du regard ma robe rose, mes cheveux qu'Alis avait bouclés et tressés en couronne au sommet de ma tête et les perles rose pâle pendant à mes oreilles. Un joli petit paquet-cadeau inoffensif dont un Grand Seigneur pouvait jouir à sa guise.

Brannagh esquissa une moue dédaigneuse, les yeux fixés sur son frère, dont le ricanement parut traduire sa pensée. Le grondement de Tamlin sonna comme un avertissement.

– Quand vous aurez fini de la dévisager, peut-être pourrons-nous parler de ce qui vous amène ici, lança-t-il.

Jurian gloussa discrètement et gravit les marches sans attendre d'y être invité.

– Ils sont curieux, expliqua-t-il tandis que Lucien se raidissait devant son effronterie. Ce n'est pas tous les siècles que la lutte pour la conquête d'une femme déclenche une guerre. Surtout une femme aussi… douée.

– Si vous vous étiez donné un peu plus de mal pour reconquérir Miryam, peut-être ne vous aurait-elle pas délaissé pour le prince Drakon, ripostai-je en lui emboîtant le pas.

Je crus sentir une onde déferler en lui à cet instant. Je perçus aussi la tension de Tamlin et de Lucien, tiraillés entre la nécessité de nous surveiller et celle d'escorter le prince et la princesse d'Hybern dans le palais. Après que je leur avais parlé d'Azriel et de son réseau d'espions, nous avions renvoyé la plupart des

serviteurs pour ne conserver que ceux en lesquels nous avions entièrement confiance.

Je m'étais bien gardée de révéler à Tamlin qu'Azriel avait rappelé ses espions plusieurs semaines auparavant. Il était dans mon intérêt d'être surveillée par le moins de personnes possible.

Jurian s'était arrêté en haut de l'escalier et, alors que je montais les dernières marches me séparant de lui, son visage était un masque de cruauté et de mort.

– Surveillez vos paroles, ma mignonne, me lança-t-il.

– Sinon quoi ? Vous me plongerez dans le Chaudron ? demandai-je avec un sourire en passant devant lui.

Je franchis la porte et contournai la table placée au centre de l'entrée sur laquelle trônait un grand vase de fleurs qui se déployaient vers le lustre en cristal.

– Voici le premier règlement que vous devrez respecter pendant votre séjour ici : ne me menacez pas dans ma propre maison, ordonnai-je à Jurian par-dessus mon épaule.

Je me dirigeai vers la salle à manger. Cette démonstration de pouvoir avait produit son effet, comme je le constatai aussitôt. Non sur Jurian, qui me foudroya du regard en s'asseyant à la table, mais sur Tamlin, qui effleura ma joue d'une caresse. Il était inconscient du soin avec lequel j'avais choisi mes mots et de l'appât que j'avais tendu à Jurian.

C'était la première étape de mon plan : persuader Tamlin de mon amour indéfectible pour lui, pour ce pays et tous ceux qui y vivaient.

Si bien qu'il n'aurait pas le moindre soupçon à mon égard quand je sèmerais la discorde dans son royaume.

Le prince Dagdan se tenait à la disposition de sa sœur comme s'il était la lame du poignard avec lequel elle fendait l'univers.

Il lui versait à boire et humait le contenu de son verre avant de le lui tendre. Il choisissait les plus beaux morceaux de viande et les disposait avec art sur son assiette. Il la laissait toujours

répondre et quand il la regardait, on ne lisait jamais le moindre doute dans ses yeux.

Ils étaient une même âme dans deux corps et aux regards qu'ils échangeaient, je me demandais si, comme moi, c'étaient des *daemati*.

Mon bouclier mental était un mur noir infranchissable depuis mon arrivée à la Cour du Printemps. Je ne redoutais donc rien pour moi-même, mais comme les silences se prolongeaient au cours du dîner, je me surprenais à épier continuellement le frère et la sœur.

– Nous irons examiner le mur demain, annonça Brannagh à Tamlin sur un ton qui tenait plus de l'ordre que de la requête. Jurian nous accompagnera. Nous aurons besoin de vos sentinelles qui connaissent l'emplacement des brèches dans le mur.

L'idée qu'ils seraient si proches des terres des mortels me révulsait… heureusement, mes sœurs n'étaient pas là-bas, mais à ma cour, sous la protection de mes amis. Mon père, qui voyageait sur le continent pour ses affaires, devait revenir dans un mois ou deux et j'ignorais encore comment j'allais lui expliquer tout ce qui était arrivé.

– Lucien et moi-même pourrons vous escorter, proposai-je.

Tamlin me regarda et je m'attendis à un nouveau refus de sa part, mais le Grand Seigneur semblait avoir tiré les leçons du passé et paraissait disposé à faire des efforts.

– Mon émissaire connaît le mur aussi bien que n'importe quelle sentinelle, déclara-t-il en désignant Lucien.

Tu les laisses faire, tu les autorises en pleine connaissance de cause à abattre le mur et à massacrer les mortels vivant de l'autre côté…

Je me forçai à me taire, mais visiblement à contrecœur. Tamlin savait que je n'accepterais jamais cette trahison et que la jeune fille qu'il croyait avoir reconquise tenterait toujours de protéger son pays natal. Mais il pensait que je ferais des concessions pour lui, pour nous, que les armées d'Hybern épargneraient les mortels après la chute du mur et que nous les intégrerions tout simplement à notre territoire.

– Nous partirons demain après le petit-déjeuner, informai-je la princesse. Avec quelques sentinelles, ajoutai-je à l'adresse de Tamlin, et je vis ses épaules se détendre.

Je me demandai s'il savait comment j'avais défendu Velaris. S'il savait que j'avais protégé l'Arc-en-Ciel contre une légion de créatures semblables à l'attor et que j'avais tué ce dernier pour ce qu'il avait fait subir à ceux que j'aimais.

Jurian toisa Lucien avec la rudesse d'un guerrier.

– Je me suis toujours demandé qui avait fabriqué cet œil après qu'elle a arraché le tien, lança-t-il.

Nous ne parlions jamais d'Amarantha à la cour. Nous lui avions interdit l'accès de ce palais même en pensée. Ce silence m'avait étouffée après mon emprisonnement Sous la Montagne. Refouler ma terreur et ma souffrance m'avait presque tuée.

Je pensai à ce que j'étais autrefois et à ce que j'étais censée être désormais : une jeune fille qui se rétablissait lentement pour redevenir celle que Tamlin avait nourrie, protégée et aimée avant qu'Amarantha lui brise la nuque au bout de trois mois de tortures.

Je changeai de position dans mon fauteuil et observai ceux qui étaient assis à la table.

Lucien soutint le regard de Jurian tandis que le prince et la princesse d'Hybern les contemplaient d'un air inexpressif.

– J'ai une vieille amie à la Cour de l'Aube, une orfèvre accomplie qui allie la magie à son art. Tamlin a couru de grands dangers afin qu'elle fabrique ce nouvel œil pour moi, répondit-il.

– Votre jolie petite âme sœur aurait-elle une rivale ? s'enquit Jurian avec un sourire mauvais.

– Mes relations avec mon âme sœur ne vous regardent en rien, riposta Lucien.

– Quelles relations ? La moitié de l'armée illyrienne a dû passer sur votre chère et tendre à l'heure qu'il est.

Il fallut des siècles de maîtrise de soi pour retenir Lucien de bondir sur Jurian et de l'égorger. Ce fut le grondement de Tamlin qui fit vibrer les verres.

– Conduis-toi correctement, sinon tu iras dormir à l'étable avec les autres bêtes ! lança-t-il.

Jurian but une gorgée de vin sans se troubler.

– Pourquoi devrais-je être puni pour avoir dit la vérité ? rétorqua-t-il. Aucun de vous n'a fait la guerre alors que mes armées étaient alliées aux brutes illyriennes… sauf vous, dit-il en regardant le prince et la princesse d'Hybern. Je suppose que vous avez eu le plaisir de les combattre.

– Nous gardons les ailes de leurs généraux et de leurs seigneurs en trophée, répondit Dagdan avec un sourire narquois.

Je dus me faire violence pour ne pas regarder Tamlin et lui demander ce qu'étaient devenues les deux paires d'ailes que son père avait rapportées après avoir assassiné la mère et la sœur de Rhysand, et accrochées dans son cabinet d'étude.

Mais je ne les avais pas trouvées quand, à mon retour au palais, j'étais partie à leur recherche en feignant le désœuvrement un jour de pluie.

Les deux bouchées d'agneau rôti que je m'étais forcée à avaler se rebellaient dans mon estomac, mais le dégoût devait être une réaction normale à la réponse du prince d'Hybern.

Jurian m'adressa un sourire tout en découpant sa viande en petits morceaux.

– Vous savez sans doute que votre Grand Seigneur et moi-même avons combattu ensemble ? me dit-il. Nous avons tenu bon face aux loyalistes, côte à côte, dans le sang et les tripes jusqu'au cou.

– Rhysand n'est pas son Grand Seigneur, intervint Tamlin avec un calme redoutable, mais Jurian l'ignora.

– Il vous a sûrement révélé où il a caché Miryam et Drakon, susurra-t-il à mon adresse.

– Ils sont morts, répondis-je.

– Ce n'est pas ce que dit le Chaudron.

La peur me glaça les entrailles. Jurian avait voulu ressusciter Miryam pour l'emmener, avant de découvrir qu'elle n'était pas au nombre des morts.

– Mais c'est ce qu'on m'a affirmé, repris-je en feignant l'ennui et l'impatience, et j'avalai une bouchée de cet agneau si fade comparé aux riches épices de Velaris. J'aurais cru que vous aviez mieux à faire que de ressasser le souvenir de celle qui vous a quitté.

Dans ses yeux passa l'éclair d'une folie vieille de cinq siècles alors qu'il embrochait un bout de viande sur sa fourchette.

– On raconte que vous n'aviez pas encore quitté votre fiancé quand vous avez atterri dans le lit de Rhysand, riposta-t-il.

– En voilà assez ! gronda Tamlin.

Je sentis tout à coup comme une pression contre mon esprit, et devinai leur plan, clair et simple : nous provoquer et nous distraire afin de se glisser dans nos esprits.

Le mien était bien défendu, mais celui de Lucien… celui de Tamlin ?

Je déployai mon pouvoir nocturne comme un filet et perçus deux tentacules visqueux lancés à l'assaut des esprits de Tamlin et de Lucien.

Je frappai aussitôt. Dagdan et Brannagh se tassèrent sur leurs sièges comme s'ils avaient reçu un coup et leurs pouvoirs se heurtèrent à la barrière noire infranchissable que j'avais érigée autour des esprits de Lucien et de Tamlin. Leurs yeux sombres se braquèrent sur moi et je soutins leur regard.

– Quelque chose ne va pas ? s'enquit Tamlin, et je remarquai soudain que le silence régnait.

Les sourcils froncés, je feignis la perplexité de manière convaincante.

– Mais non, tout va bien, répondis-je, et j'adressai un sourire suave à la princesse et au prince. Leurs Altesses doivent être fatiguées de ce long voyage.

Et, pour faire bonne mesure, je me ruai vers leurs esprits défendus par un mur d'ossements blancs. Ils tressaillirent quand je plantai mes griffes noires dans sa paroi en y laissant de profonds sillons.

Cet avertissement me valut une migraine sourde, mais je me contentai de piocher dans mon assiette en ignorant le clin d'œil de Jurian.

Personne ne prononça un mot du reste du repas.

CHAPITRE 3

Le silence régnait dans les bois printaniers alors que nos chevaux avançaient au milieu des arbres bourgeonnants. Les oiseaux et les petits animaux s'étaient enfuis et cachés bien avant notre arrivée.

Ce n'étaient ni moi, ni Lucien, ni les trois sentinelles qu'ils craignaient, mais Jurian et les deux généraux d'Hybern, comme s'ils étaient aussi terrifiants que le bogge ou les nagas.

Nous parvînmes au mur sans incident et sans nouvelle provocation de la part de Jurian. J'avais veillé presque toute la nuit pour être capable de repérer la moindre manœuvre des *daemati* d'Hybern, grâce aux dons hérités d'Helion Briseur-de-Sort, le Grand Seigneur de la Cour du Jour. Je n'avais détecté que la présence des défenses interdisant à quiconque de se tamiser à l'intérieur du palais ou d'en ressortir de la même manière.

Tamlin avait été tendu lors du petit-déjeuner, mais il ne m'avait pas demandé de rester. Je l'avais mis à l'épreuve en m'inquiétant de ce qui n'allait pas et il m'avait répondu qu'il avait la migraine. Quand Lucien lui avait tapoté l'épaule en lui promettant de veiller sur moi, j'avais failli éclater de rire.

Mais je n'avais plus le cœur à rire maintenant que le mur vibrait devant moi, hideuse présence perceptible de loin… Nos chevaux eux-mêmes étaient nerveux et piaffaient sur le sol couvert de mousse tandis que nous les attachions aux branches basses de cornouillers en fleur.

– La brèche est là-bas, indiqua Lucien, qui paraissait aussi peu enchanté que moi d'être en pareille compagnie.

Dagdan et Brannagh le rejoignirent. Jurian s'éloigna pour inspecter les alentours tandis que les sentinelles restaient auprès de nos montures.

Je suivis Lucien et les émissaires d'Hybern à une distance apparemment anodine. Je savais que mes beaux habits ne pouvaient faire oublier au prince et à la princesse qu'un de leurs semblables, un *daemati*, marchait derrière eux. J'avais cependant choisi avec soin la veste bleu sombre brodée et le pantalon marron que je portais. Ma seule parure était le poignard serti de pierres précieuses qui pendait à ma ceinture. Lucien m'en avait fait cadeau il y avait une éternité.

– Qui a percé le mur ici ? s'enquit Brannagh en examinant la brèche.

Elle était aussi invisible que le mur, mais nous percevions sa présence comme si on avait fait le vide juste à cet endroit.

– Nous l'ignorons, répondit Lucien, et les broderies d'or de sa veste fauve scintillèrent au soleil quand il croisa les bras. Ces brèches sont apparues au fil des siècles. Celle-là peut tout juste laisser passer une personne.

Les jumeaux échangèrent un regard. Je m'avançai pour observer la brèche et le mur dont la présence provoquait en moi une répulsion viscérale.

– C'est par ici que je suis arrivée… la première fois, dis-je.

Lucien acquiesça et les deux autres haussèrent les sourcils. Je fis un pas vers Lucien afin que son corps crée un rempart entre moi et les jumeaux, et dans ce mouvement mon bras toucha presque le sien. Ce matin, au petit-déjeuner, ils avaient gardé leurs distances vis-à-vis de mes défenses mentales, mais maintenant

je leur laissai croire qu'ils m'intimidaient physiquement… Lucien esquissa un mouvement pour me protéger qui n'échappa pas au regard vigilant de Brannagh.

Un petit sourire froid retroussa les coins de ses lèvres.

– Combien de brèches y a-t-il dans le mur ? demanda-t-elle.

– Nous en avons dénombré trois sur notre frontière, répondit Lucien du bout des lèvres. Et encore une au large de la côte, à environ deux kilomètres.

Brannagh secoua la tête. La noirceur de sa chevelure semblait absorber la lumière.

– Les brèches en mer ne nous sont d'aucune utilité, déclara-t-elle. Nous devrons abattre le mur à l'intérieur des terres.

– Il en existe probablement d'autres sur le continent, observai-je.

– Les reines du continent tiennent encore moins leur peuple en main que vous le faites avec le vôtre, déclara Dagdan.

Je recueillis ce renseignement et le méditai.

– Nous vous laissons l'examiner, repris-je en montrant la brèche. Quand vous aurez fini, nous vous mènerons à la prochaine.

– Elle est à deux jours de voyage d'ici, objecta Lucien.

– Alors nous nous y rendrons un autre jour, décrétai-je. Et la troisième brèche ? demandai-je sans lui laisser le temps d'insister.

– À deux jours de la deuxième, répondit Lucien à contrecœur.

– Pouvez-vous vous tamiser tous les deux ? demandai-je aux jumeaux, un sourcil levé.

Brannagh rougit et se raidit.

– Moi, oui, répondit Dagdan. Mais seulement sur deux ou trois lieues si je dois transporter d'autres personnes.

J'acquiesçai et m'éloignai vers un enchevêtrement de cornouillers aux branches tombantes, Lucien sur mes talons. Quand les jumeaux furent plongés dans l'examen du mur et hors de portée de nos voix, je m'assis sur un gros rocher et Lucien s'installa sous un arbre voisin.

– J'ignore ce que vous mijotez, mais je parie que ça nous mettra dans un beau pétrin, affirma-t-il.

– Je ne mijote rien du tout, assurai-je en ramassant une fleur que je fis rouler entre mon pouce et mon index.

L'œil d'or de Lucien se plissa et émit un léger cliquetis.

– Que pouvez-vous bien voir avec cet engin ? demandai-je sans obtenir de réponse, et je lançai la fleur sur la mousse tendre entre nous. Vous ne me faites toujours pas confiance… après toutes les épreuves que nous avons traversées ensemble ?

Il garda le silence. Je me donnai une contenance en fouillant dans ma besace à la recherche de ma gourde d'eau.

– Si vous aviez combattu pendant la guerre, demandai-je après avoir bu une gorgée, l'auriez-vous fait dans leurs rangs ou aux côtés des mortels ?

– J'aurais rejoint l'alliance des Fae et des mortels.

– Même si votre père s'en était abstenu ?

– Surtout s'il s'en était abstenu.

Mais Beron avait rejoint cette alliance, si mes souvenirs de mes leçons d'histoire avec Rhys ne me trompaient pas.

– Vous êtes pourtant prêt à soutenir Hybern maintenant, repris-je.

– Je l'ai également fait pour vous, vous savez, répliqua-t-il froidement. J'ai suivi Tamlin en Hybern pour vous ramener.

– Je n'aurais jamais cru que le remords était un ressort aussi puissant.

– Le jour de votre… départ, reprit Lucien – et je savais qu'il employait ce dernier mot à la place d'« évasion » –, j'ai devancé Tamlin. J'avais reçu le message annonçant votre disparition alors que nous étions à la frontière et je suis revenu au palais à bride abattue. La seule trace qu'il restait de vous était cette bague dont le métal avait fondu sur les dalles de l'entrée. Je l'ai subtilisée juste avant l'arrivée de Tamlin.

C'était une manière prudente de me sonder, car cet indice invalidait l'hypothèse de mon enlèvement.

– On l'a arrachée de mon doigt pour la faire fondre, mentis-je.

Il déglutit, mais se contenta de secouer la tête et le soleil filtrant à travers le feuillage fit scintiller l'or rouge de ses cheveux.

Nous restâmes silencieux plusieurs minutes. Les bruissements et les murmures tout proches m'apprirent que les jumeaux en avaient fini avec leurs observations. Je réfléchis à ce que je voulais dire à Lucien en pesant soigneusement mes mots afin de ne pas éveiller ses soupçons.

– Merci d'être venu me chercher en Hybern, dis-je doucement.

Il tritura la mousse à côté de lui, les dents serrées.

– C'était un piège auquel je me suis laissé prendre, déclara-t-il. Je croyais que nous allions là-bas pour…

Je me levai et allai m'asseoir à côté de lui, m'adossant au large tronc d'arbre.

– Nous sommes mis à rude épreuve en ce moment.

Il poussa un gloussement moqueur. Je heurtai son genou du mien.

– Ne cédez pas aux provocations de Jurian, repris-je. Il est à l'affût du moindre signe de faiblesse dans nos relations.

– Je m'en doute.

Je me tournai vers lui et pressai mon genou contre le sien pour réclamer son attention.

– Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi le roi d'Hybern agit-il ainsi, si ce n'est par soif de pouvoir ? Pourquoi lui et son peuple veulent-ils cette guerre ? Par haine ? Par arrogance ?

Lucien me regarda enfin. De si près, l'assemblage complexe des pièces de son œil métallique était impressionnant.

– Êtes-vous…

Brannagh et Dagdan surgirent des fourrés et se renfrognèrent à notre vue. Mais Jurian qui arrivait dans leur sillage sourit en nous voyant genou contre genou et presque nez contre nez.

– Prenez garde, Lucien, persifla-t-il. Vous avez vu ce qui arrive aux mâles qui touchent aux possessions du Grand Seigneur.

Lucien gronda, mais je lui lançai un regard d'avertissement.

Vous voyez ? Faites attention à lui, ajoutai-je mentalement.

Alors, malgré la présence de Jurian et des jumeaux qui ricanaient, je vis les coins des lèvres de Lucien se retrousser.

À notre retour, Ianthe nous attendait aux écuries.

Elle avait fait une apparition spectaculaire au petit-déjeuner le matin même, en se glissant dans la salle à manger alors que le soleil projetait ses rayons d'or par les fenêtres.

J'étais certaine qu'elle avait choisi ce moment pour entrer en scène, afin qu'un rayon de soleil illumine sa chevelure et fasse étinceler la pierre bleue de son diadème. Si je l'avais peinte ainsi, j'aurais intitulé le tableau *Image pieuse*.

Après avoir été présentée à nos invités par Tamlin, elle avait passé le plus clair de son temps à roucouler à l'adresse de Jurian, qui s'était renfrogné comme si elle n'était qu'un insecte agaçant.

Dagdan et Brannagh avaient écouté ses flatteries avec un ennui si évident que je m'étais demandé s'ils ne se suffisaient pas à eux-mêmes, et je préférais ignorer jusqu'à quel point. Ils ne montraient pas le moindre intérêt pour cette beauté dont la vue arrêtait si souvent hommes et femmes.

Les émissaires d'Hybern et Jurian avaient supporté le manège d'Ianthe pendant un bref instant avant de lui préférer le contenu de leurs assiettes. Ce camouflet expliquait sans doute pourquoi elle avait décidé de nous retrouver aux écuries à notre retour.

C'était la première fois que je remontais à cheval depuis de nombreux mois et j'étais si courbaturée que je pouvais à peine remuer quand les autres mirent pied à terre. Je lançai discrètement à Lucien un regard qui était un appel à l'aide et il s'approcha de moi en réprimant un sourire.

Les autres, Ianthe en particulier, le regardèrent me saisir par la taille entre ses mains puissantes et me soulever avec légèreté de mon cheval. Je lui tapotai l'épaule en signe de remerciement et il s'inclina devant moi en bon courtisan.

J'avais parfois du mal à le haïr comme je l'aurais dû et à me rappeler le rôle que je jouais.

– J'espère que ce petit voyage a été fructueux, gazouilla Ianthe.

– Ils paraissent satisfaits, répondis-je en désignant les jumeaux du menton.

Ils semblaient en effet contents de ce qu'ils avaient découvert. Je n'avais pas osé leur poser trop de questions – pas encore.

– Grâces en soient rendues au Chaudron, déclara Ianthe.

– Que voulez-vous ? lui demanda Lucien sans détour.

Elle se renfrogna, mais releva la tête et croisa les mains avant de répondre.

– Nous devrons donner une fête en l'honneur de nos invités, et pour célébrer le solstice d'été qui aura lieu dans quelques jours, expliqua-t-elle. J'aimerais en parler avec Feyre. À moins que vous n'y voyiez une objection, ajouta-t-elle avec un sourire hypocrite.

– Il n'en voit aucune, affirmai-je, devançant Lucien pour l'empêcher de prononcer des paroles qu'il regretterait plus tard. Laissez-moi une heure pour me changer et manger, et je vous retrouverai au cabinet d'étude.

J'avais peut-être parlé avec un peu plus d'assurance qu'autrefois, mais Ianthe acquiesça. Je pris le bras de Lucien et l'entraînai.

Je sentis le regard d'Ianthe sur nous alors que nous sortions des écuries dans la lumière aveuglante de midi.

Le corps de Lucien était rigide et frémissant.

– Que s'est-il passé entre vous ? demandai-je lorsque les haies du jardin nous dissimulèrent aux regards.

– Rien qui vaille la peine d'être raconté.

– Après mon… enlèvement, dis-je en évitant de justesse le mot « évasion », Tamlin et elle ont-ils…

Ma nausée à cette idée n'avait rien de feint.

– Non, répondit Lucien d'une voix rauque. Quand la nuit de Calanmai est venue, il a refusé d'y participer. Je l'ai remplacé…

J'avais complètement oublié Calanmai et son rituel. Je compris vite pourquoi : ce même jour, j'étais dans le chalet et dans les bras de Rhys. Peut-être même avions-nous répandu un peu de notre propre pouvoir sur le monde cette nuit-là.

Mais Lucien…

– Vous avez mené Ianthe à cette grotte, la nuit de Calanmai ? demandai-je.

Il évita mon regard.

– C'est elle qui a insisté pour que je le fasse. Tamlin était… C'était très difficile, Feyre. Je l'ai remplacé et j'ai rempli mes devoirs envers la cour. Je l'ai fait de mon plein gré et nous avons accompli le rituel.

Cela ne m'étonnait plus qu'elle ait pris ses distances avec lui : elle avait obtenu satisfaction.

– Je vous en prie, n'en dites rien à Elain, reprit-il. Quand nous… quand nous la reverrons.

Il avait peut-être accompli le rituel avec Ianthe de son plein gré, mais à coup sûr sans aucun plaisir. Une limite avait été irrémédiablement franchie cette nuit-là.

J'en eus le cœur serré.

– Je n'en parlerai à personne, lui répondis-je avec sincérité. J'aurais aimé pouvoir empêcher cela. J'aurais dû l'empêcher.

Lucien pressa mon bras alors qu'au détour d'une haie le palais surgissait devant nous.

– Vous avez toujours été une véritable amie pour moi, Feyre, commenta-t-il. Je n'ai pas été à la hauteur de cette amitié.

Alis fronça le sourcil devant les deux robes pendues à la porte de l'armoire et lissa la mousseline et la soie de ses longs doigts bruns.

– Nous ne pourrons pas les reprendre à la taille, observa-t-elle sans un regard vers le lit au bord duquel j'étais assise. Nous les avions tellement rétrécies qu'il est impossible de faire de nouvelles reprises. Vous devrez en commander d'autres.

Elle se tourna vers moi et jaugea mon corps drapé dans un peignoir.

Je savais ce qu'elle avait remarqué, ce que mes mensonges et mes sourires hypocrites ne pouvaient dissimuler. Au cours des mois qui avaient suivi mon retour après la mort d'Amarantha, j'avais dépéri. Et maintenant, en dépit du mal que Rhys était censé m'avoir fait, j'avais repris du poids, j'étais plus musclée et mon teint avait perdu sa pâleur maladive.

Bref, pour une femme qui avait prétendument subi plusieurs mois de tourments, je paraissais remarquablement bien portante.

Nous nous regardions fixement, dans un silence troublé seulement par les allées et venues des serviteurs tout aux préparatifs de la fête du solstice qui aurait lieu le lendemain.

J'avais passé la veille et l'avant-veille à jouer à la jolie petite chose que j'étais censée être, celle qui avait la permission d'assister aux entrevues avec les émissaires d'Hybern à condition de se taire. Ces derniers se montraient aussi prudents que nous, éludaient les questions de Tamlin et de Lucien sur les mouvements de leurs armées et sur leurs alliés à l'étranger comme à Prythian. Ces réunions ne débouchaient donc sur rien, car tout ce que voulaient les émissaires d'Hybern, c'étaient des renseignements sur nos propres troupes.

Et sur la Cour de la Nuit.

Je donnais des informations partiellement vraies à Dagdan et à Brannagh. Je leur avais révélé la disposition des armées illyriennes dans les montagnes et les steppes, mais en faisant passer les clans les plus redoutables pour les plus faibles. J'avais souligné la supériorité des pierres bleues d'Hybern sur les pouvoirs de Cassian et d'Azriel, sans préciser avec quelle facilité les Illyriens s'étaient joués d'elles. Quand je ne pouvais me dérober aux questions, je feignais l'oubli ou une amnésie liée à mes traumatismes.

Pourtant, malgré toutes mes précautions, rien ne semblait échapper à Alis.

– Pensez-vous qu'il me reste des robes à ma taille pour la fête du solstice ? demandai-je d'un air dégagé alors que son silence se prolongeait. La rose et la verte me vont encore, mais je les ai déjà portées trois fois.

– C'était le cadet de vos soucis autrefois, observa-t-elle en claquant de la langue.

– N'ai-je pas le droit de changer d'avis ?

Ses yeux sombres se plissèrent, mais elle ouvrit l'armoire d'un geste brusque qui fit danser les robes sur leurs cintres et fouilla à l'intérieur.

– Vous pourriez porter ceci, dit-elle en me tendant une tenue.

C'était un ensemble turquoise de la Cour de la Nuit qui oscillait au bout de ses doigts effilés. Mon cœur se serra à sa vue.

– C'est… pourquoi…, bredouillai-je avant de me reprendre et de me redresser. Je ne vous croyais pas aussi cruelle, Alis.

Elle ricana, puis rejeta les vêtements dans l'armoire.

– Tamlin a réduit en lambeaux les deux autres ensembles… il n'a pas trouvé celui-là parce qu'il était dans un autre tiroir, expliqua-t-elle.

– Il était bouleversé, répondis-je après avoir vérifié mentalement que personne ne nous épiait dans le couloir. Je regrette qu'il n'ait pas détruit aussi celui-là.

– J'étais ici ce jour-là, vous savez, dit Alis en croisant ses bras maigres sur sa poitrine. J'ai vu arriver la Morrigan, je l'ai vue vous prendre dans ses bras comme un bébé. Je l'ai suppliée de vous emmener.

Ma stupeur à cette nouvelle n'avait rien de feint.

– Je n'en ai jamais rien dit ni à lui ni aux autres, poursuivit-elle. Je les ai laissés croire à un enlèvement. Mais vous vous cramponniez à elle et elle était prête à nous massacrer tous à cause de ce qui était arrivé.

– Je ne comprends pas comment vous pouvez croire une chose pareille, déclarai-je en resserrant mon peignoir autour de mon corps.

– Les serviteurs bavardent. Et, Sous la Montagne, je n'ai jamais vu Rhysand lever la main sur l'un d'eux ni ouï dire qu'il l'avait fait. Il s'en est pris aux gardes, aux partisans d'Amarantha, à ceux qu'on lui ordonnait de tuer, oui. Mais jamais aux faibles, jamais à ceux qui étaient sans défense.

– C'est un monstre.

– On raconte que vous êtes revenue de chez lui transformée… en mal, reprit Alis avec un rire rauque. Je n'ai raconté à personne qu'au contraire, vous étiez enfin rétablie.

Ces paroles me glacèrent. C'était un terrain dangereux, et ma survie comme celle de Prythian dépendraient de ma capacité à éviter les pièges. Je me levai, les mains tremblantes.

– Ma cousine travaille au palais d'Adriata, déclara soudain Alis.

À la Cour de l'Été… le pays natal d'Alis. Elle s'en était enfuie avec ses deux neveux après le massacre de leurs parents par les soldats d'Amarantha.

– Là-bas, les serviteurs doivent rester invisibles, mais on en voit et on en entend bien davantage quand personne ne remarque votre présence, reprit-elle.

Alis était mon amie. Elle m'avait aidée au péril de sa vie à me rendre Sous la Montagne et elle m'avait soutenue pendant les mois qui avaient suivi mon retour, mais ce qu'elle savait sur moi risquait de compromettre tous mes projets.

– Ma cousine m'a parlé de votre séjour à Adriata, dit-elle. Elle m'a assuré que vous étiez bien portante, gaie et heureuse.

– C'était une comédie qu'il m'a forcée à jouer, répliquai-je d'une voix dont le tremblement n'avait rien de feint.

– Si vous le dites, lâcha Alis avec un petit sourire entendu.

– C'est ce que je dis, en effet.

Alis tira de l'armoire une robe crème.

– Vous n'avez encore jamais porté celle-ci. Je l'avais commandée pour le lendemain de vos noces, expliqua-t-elle.

Ce n'était pas vraiment une robe de mariée, mais elle en avait la candeur et la pureté. Je soutins le regard d'Alis en me demandant jusqu'à quel point elle m'avait percée à jour.

– Je vous le dirai une seule fois, murmura-t-elle. Quels que soient vos projets, je vous implore d'épargner mes neveux. Vengez-vous comme bon vous semble mais, je vous en supplie, épargnez-les.

Je faillis répondre que je n'exposerais jamais ses neveux au moindre danger, mais je me contentai de secouer la tête et d'afficher le désarroi le plus complet.

– Je désire seulement reprendre ma vie ici et guérir, répondis-je.

Guérir ce pays de la corruption et des ténèbres qui l'envahissaient…

Alis parut le comprendre. Elle accrocha la robe à la porte de l'armoire et fit bouffer ses jupes amples et brillantes.

– Portez-la pour le solstice.

Et c'est ce que je fis.

CHAPITRE 4

La fête du solstice d'été était telle que je me la rappelais : serpentins, rubans et guirlandes de fleurs à foison, tonneaux de vin et de bière transportés sur les collines des alentours et afflux de Grands Fae et d'immortels de rang inférieur aux célébrations.

La seule nouveauté cette année était la présence d'Ianthe.

Ces célébrations seraient sacrilèges si nous ne prononcions pas d'abord des actions de grâces, avait-elle décrété.

Nous nous étions donc levés deux heures avant l'aube du jour le plus long de l'année, les yeux rougis de fatigue et sans enthousiasme pour la cérémonie qui nous attendait. Je me demandais si Tarquin devait endurer des rituels aussi fastidieux dans son palais scintillant au bord de la mer. Quel genre de festivités aurait lieu ce même jour à Adriata chez ce Grand Seigneur de la Cour de l'Été qui avait été si près de devenir un ami ?

À ma connaissance, et malgré ce que pouvaient murmurer les serviteurs du palais, Tarquin n'avait pas soufflé mot à Tamlin de mon séjour chez lui. Que pouvait-il penser maintenant de ma nouvelle situation ? J'étais presque certaine qu'il en avait été

informé et je priais pour qu'il n'intervienne d'aucune manière jusqu'à la fin de ma mission à la Cour du Printemps.

Alis m'avait fait revêtir un somptueux manteau en velours blanc pour affronter la fraîcheur de l'aube et Tamlin m'avait hissée sur une jument pâle comme la lune à la crinière argentée ornée de fleurs sauvages. Si j'avais voulu peindre la pureté sereine, mon tableau aurait été à l'image de mon apparence ce matin-là. Mes cheveux nattés et relevés au sommet de ma tête étaient couronnés de fleurs d'aubépine blanches. J'avais mis un peu de rouge sur mes joues et mes lèvres pour obtenir une touche de couleur évoquant la première floraison printanière dans un paysage hivernal.

Quand notre procession s'arrêta au sommet de la colline, plusieurs centaines d'immortels y étaient déjà rassemblés. Les regards convergèrent dans ma direction, mais je regardais obstinément devant moi, vers Ianthe qui se tenait debout face à l'autel en pierre couvert de fleurs et des premiers fruits de l'été. Elle avait rejeté son capuchon et le cercle d'argent de son diadème reposait sur sa tête dorée.

Je lui souris tandis que ma jument s'arrêtait docilement au sommet du demi-cercle formé par la foule autour de l'autel. Pouvait-elle discerner le rictus carnassier sous mon air avenant ?

Tamlin m'aida à descendre de cheval. La lumière blafarde du petit matin faisait briller les fils d'or de sa veste verte. Je me forçai à croiser son regard quand il me déposa sur l'herbe tendre, consciente que nous étions le centre de l'attention.

Le souvenir illumina ses yeux. Un an plus tôt jour pour jour, il m'avait embrassée pour la première fois. Un an auparavant, j'avais dansé au milieu de cette foule, insouciante et joyeuse pour la première fois de ma vie, certaine que je n'avais jamais été et que je ne serais plus jamais aussi heureuse qu'en cet instant.

J'adressai à Tamlin un sourire complice et pris le bras qu'il me tendait. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers l'autel, suivis des émissaires d'Hybern, de Jurian et de Lucien.